

Regards *post-mortem*
La Fête des morts

Diane Godin

Numéro 107 (2), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26152ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, D. (2003). Compte rendu de [Regards *post-mortem* : *La Fête des morts*]. *Jeu*, (107), 15–20.

Regards *post-mortem*

La Fête des morts

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE : CÉLINE BONNIER
ET NATHALIE CLAUDE. ASPECT VISUEL : LOUIS HUDON.

CRÉATEURS/INTERPRÈTES : NATHALIE CLAUDE,
STÉPHANE DEMERS, CHANTAL DUMOULIN,
RENÉE HOULE, PETER JAMES, GUILLERMINA KERWIN,
DENIS LAVALOU, DANIELLE LECOURTOIS, LENI PARKER,
MARCEL POMERLO ET BLAS VILLALPANDO.

PRODUCTION DE MOMENTUM, PRÉSENTÉE DU 23 OCTOBRE
AU 3 NOVEMBRE 2002, AU CIMETIÈRE MONT-ROYAL.

Se laisser berner par Céline B.

Certains comédiens sont de vrais caméléons. D'un rôle à l'autre, ils se transforment au point de devenir méconnaissables. Céline Bonnier est de ceux-là. C'est évidemment dû à son talent, mais aussi, sans doute, à un physique plutôt neutre pouvant investir toute une gamme de personnages. Si les regrettés Robert Gravel ou Jean-Louis Millette, par exemple, étaient des acteurs pharamineux, on les reconnaissait toujours rapidement derrière les rôles qu'ils composaient. Pas Céline Bonnier.

Céline Bonnier et
Nathalie Claude, concep-
trices et metteuses en
scène de *la Fête des morts*
(Momentum, 2002).
Photo: Rolline Laporte.



Ce soir-là, une fois montés dans l'autobus qui devait nous mener au lieu mystérieux de cette *Fête des morts*, voilà-t-il pas qu'une passagère vociférante nous oblige à nous tasser au fond du véhicule. Vêtue de pelures de laine – dont un poncho –, arborant

un fort accent vaguement latino-américain, elle se faufile entre les gens malgré l'énorme poste de radio qu'elle serre dans ses bras. Elle porte aussi un gros os qu'elle finira par offrir à une spectatrice et, sur la tête, deux antennes lumineuses en forme de crânes minuscules. Tout le monde comprend alors que cette animatrice de foule a pour mission de nous déridier. Elle interpelle les uns et les autres, éclate de rire, nous pose des questions, s'exclame, nous fait chanter *la Cucaracha*.

Mais lorsque, la prenant au mot, j'ai répondu du tac au tac à une de ses questions dans le meilleur espagnol dont j'étais capable, je l'ai vue battre en retraite prudemment. (Ma réponse ne devait pas figurer dans son texte.) C'est seulement à ce moment-là que j'ai eu la certitude que j'avais affaire à une vraie fausse Latino-américaine, donc à une comédienne. Et c'est après cette tardive prise



de conscience que, en tentant de l'identifier, et m'attardant plus longuement sur un visage qui jusque-là paraissait fuir mon regard, j'ai reconnu l'unique Céline Bonnier.

Comment expliquer chez moi une telle lenteur à identifier cette comédienne que j'avais pourtant vue jouer des douzaines de fois? Peut-être par le fait que je suis trop bon public. J'aime – sans doute inconsciemment – croire à la réalité des fictions théâtrales. Je ne me méfie pas. J'adore me laisser berner, paresseusement. Une telle mésaventure m'est arrivée plusieurs fois. Elle ne m'étonne plus, même si, chaque fois, j'en suis un peu gêné. Mais il est dans ma nature d'avoir parfois du mal à constater ce que j'ai sous les yeux. Ce sont plutôt certains détails qui m'attirent

et qui me restent en mémoire longtemps. Ce soir-là, dans l'autobus de Momentum, j'avais résolu de ne pas faire d'efforts, pris en charge que j'étais dans ce voyage organisé.

Après avoir « reconnu » Céline Bonnier, mon intérêt n'a pas fléchi. Il s'est simplement déplacé. Je suis devenu un peu moins simple spectateur et un peu plus critique. Une légère distance s'est instaurée, marquée par la réflexion, par l'appréciation du jeu de la comédienne et par le regard amusé que je pouvais désormais porter sur les autres spectateurs, bernés consentant ou pas. **MICHEL VAÏS**

La Fête des morts

(Momentum, 2002).

Photo: Guillermina Kerwin.

Il faut rappeler que 2002 était, dans le calendrier de Momentum, « l'Année de l'Os » (après l'Année de l'Œuf).

Le sortilège de l'os

En tant que spectatrice, j'aime être assise au beau milieu d'une salle de théâtre, bien à l'abri entre les gens qui m'entourent et dans le noir de la salle. Non que je ne veuille pas me sentir « impliquée » dans le spectacle auquel j'assiste; je préfère l'être à distance, dans le confort de l'anonymat du public. Rien ne m'effraie davantage, en un mot, que la perspective d'un acteur qui m'interpelle et qui, venant à moi, me prend la main, m'amène sur la scène et me demande d'improviser quelques instants avec lui...

Lorsque l'actrice Céline Bonnier, dans l'autobus qui nous trimbalait vers le cimetière en cette soirée de la *Fête des morts*, s'est avancée vers moi en chantant à tue-tête, j'ai d'abord craint qu'elle me demande de chanter à sa place. Toutefois, ce n'est pas ce que notre guide mexicaine a fait:





elle m'a plutôt glissé dans la main un vieil os dont j'ignore encore aujourd'hui l'origine. Fémur humain déniché dans une tombe profanée, gros os de bœuf offert par un boucher, je ne sais ce que j'ai gardé avec moi durant tout le parcours entre les sépultures. Néanmoins, j'ai eu l'impression que l'os entre mes doigts m'avait jeté un sort : j'étais la spectatrice désignée par les dieux de la mort, celle que l'on reconnaîtrait parmi les autres, celle que les fantômes avaient choisi de tourmenter davantage... Quelque peu angoissée, donc, j'ai suivi le groupe de spectateurs et j'ai assisté aux différents tableaux, alors que personne, de toute évidence, ne semblait m'accorder d'attention particulière. J'ai peu à peu oublié cette idée que j'étais « l'élue » et me suis laissée emporter par l'étrange beauté des lieux. Surplombant Montréal et ses lumières, les fantômes déambulaient entre les tombes, nous surprenant toujours en apparaissant là où on ne les attendait pas, derrière un arbre effeuillé ou une grande pierre tombale. Si j'ai finalement fait peu de cas de mon os – je ne le sentais plus qu'à peine, je dois dire, entre mes doigts gelés –, l'objet m'a toutefois transmis pendant quelques instants l'impression curieuse que je longeais les rives de l'Achéron et que, me trouvant dans la mire des dieux infernaux, la mort aurait pu me prendre la main...

En quittant le cimetière, j'ai rendu le bout de squelette à notre guide qui a souri, l'air de dire : « Ah le voilà cet os que j'avais cru laisser sur un banc de l'autobus ! »

HÉLÈNE JACQUES

La cérémonie des anges

Momentum nous a donné goût aux spectacles ambulatoires. Cette fois, le succès de *la Fête des morts* dépendait de la relation que chacun entretient avec cet endroit envoûtant qu'est le cimetière : lieu de tristesse et de deuil, lieu de recueillement et de poésie, de la peur et de l'inconnu. Mon expérience personnelle relève d'une profonde attirance, invité que je suis par ces grands jardins mortuaires trop peu fréquentés, qui réussissent encore à freiner l'avancement du progrès et nous ramener à ce que nous serons tous un jour : chair en putréfaction, os ou cendre. Dans les différents cimetières du monde, l'été j'ai pu lire des romans en marchant, l'hiver je m'y suis promené à vélo, fasciné par les lampions éclairés plantés dans la neige, j'y ai déambulé en marmonnant ces noms, ces dates, ces épitaphes, à la recherche d'un ancêtre improbable. Le cimetière Mont-Royal, où on nous amenait par autobus scolaire comme des gamins au zoo, a la particularité d'être protestant, de couvrir un espace retiré de la montagne avec ses deux sommets où poussent des forêts ancestrales et où sont perchés des cénotaphes à ciel ouvert. Ici, les tombes sont généralement moins ordonnées qu'ailleurs, les monuments plus sobres, installés à flanc de colline ou perdus parmi les buissons. La porte d'entrée donne sur le Chemin de la Forêt, à Outremont, que la majorité des Montréalais n'ont jamais emprunté de leur vie ; l'arche gothique où s'entortillent de vieilles vignes jouxte une mignonne petite maison centenaire en pierre, collée à un minuscule cimetière. Inspirée de rites funèbres et de l'imaginaire sud-américains, *la Fête des morts* tirait entièrement profit de cette ambiance nocturne pour évoquer la mort de manière festive, chaque étape de cette aventure peu commune nous plongeant davantage dans une fiction tragicomique qui naissait de l'ombre, du brouillard et du vent. Pour apprécier ce spectacle à sa juste valeur, on nous prescrivait de parer aux intempéries, comme lorsqu'on part en expédition : bas

doubles, pantalons imperméables, foulards, mitaines m'ont permis de rendre l'aventure confortable pour un certain temps, quand d'autres grelottaient dans leurs petits souliers. On se déplaçait beaucoup, il y avait du monde, il fallait être prêt à grimper des buttes, se coller aux autres spectateurs, s'agenouiller au sol et humer l'odeur de la terre et des feuilles mortes. C'est un papa depuis à peine trois semaines qui s'amenait là pour vivre des frissons. Peu de scènes me touchaient vraiment jusqu'à ce qu'une nourrice vêtue de noir apparaisse. Elle avait sur le bras de petits draps en guise de linceuls qu'elle déposait tranquillement sur le sol humide, en disant le nom de bébés morts à la naissance, à deux semaines, à deux mois. Comme une ultime prière, une berceuse finale, elle défilait sur le même ton et avec une lenteur funeste ces prénoms anglais qui rappelaient l'époque de Dickens, comme le faisaient plusieurs des costumes de la pièce, en commençant par la lettre A et jusqu'à Z (et là j'invente): Alice, Barthelemy, Conrad, David, Esther... Dans la tête du spectateur attendri que j'étais, des souvenirs d'enfance remontaient à la surface, en même temps que l'histoire de la colonie britannique qu'a été Montréal trouvait une sombre résonance et que me revenaient à l'esprit ces romans macabres lus la nuit. C'est une version très touchante de la cérémonie des anges. Pour comprendre l'intensité qui se dégageait de cette scène, je renvoie le lecteur à une poignante œuvre musicale de Maurice Ravel : *Pavane pour une infante défunte*. En rentrant à la maison, transi de froid, j'ai serré mon bébé très fort sans pouvoir retenir mes larmes. **PHILIP WICKHAM**

Retrouvailles

Accoutrés des habits défraîchis révélant l'époque à laquelle ils vécurent, des spectres blafards et poussiéreux se poursuivent de tombe en tombe, se taquinent à propos de la notion du temps, qu'ils ont perdue... Nous suivons ces apparitions au gré des changements de tableaux, un peu rapides, qui ont toutefois l'avantage de nous éviter de geler sur place, car il règne un froid de caveau. Des éclairages fantasmagoriques sont créés par des lumières placées dans des sacs de papier brun, petites lanternes de fortune posées sur le sol que l'on suit, guides rassurants dans la nuit, et qui viennent ensuite éclairer un visage par en dessous, dramatiquement.



La Fête des morts
(Momentum, 2002).
Photo: Peter James.

Puis voici qu'un corbillard remonte l'allée vers nous, accompagné d'un cortège funèbre. L'assemblée des morts suspend ses activités, manifeste sa curiosité envers le nouveau venu. Or celui qui sort de la voiture, désorienté, visiblement surpris de se trouver là, semble être, nous nous en apercevons bientôt, la copie conforme d'un des « anciens ». Même longue silhouette terminée par une petite tête, même grand manteau informe. Le dé clic se fait soudain chez l'une des trépassés : « Mais... c'est le frère de celui-là ! » Et les deux frères jumeaux, incrédules, se rapprochent doucement,

intimidés, se reconnaissent, s'expliquent : « Où étais-tu passé ? Je t'ai tant cherché... »

On comprend que l'un est mort tout jeune, que l'autre a passé sa vie déchiré par cette séparation. Sans doute chaque tableau du spectacle de Momentum toucha-t-il de façon inégale, différemment, chacun d'entre nous ; on n'évoque pas impunément l'esprit des disparus... D'abord amusés, mais bientôt envoûtés par cette fré-



Photo: Peter James.

quentation insolite, pouvions-nous faire autrement que d'être envahis par notre rapport avec la mort, et d'être peu à peu visités par nos morts à nous ? Notre histoire personnelle, dès lors, allait teinter en partie *notre* représentation. Pour moi, ces retrouvailles émouvantes offraient une image de réconciliation, romantique certes, mais combien apaisante... Elle atteignait son apogée lorsque les autres morts, célébrant l'arrivée du nouveau, suspendaient aux arbres des lumières de Noël, sortaient la téquila pour en distribuer au public, qui se trémoussait avec eux sur des rythmes latins. Chaleur, allégresse. *La Fête des morts* n'avait décidément plus rien de sinistre ! Plus tard, c'est hantés par chacun de ces singuliers défunts, dont nous avons appris les circonstances de la mort et auxquels nous nous étions attachés, hantés aussi par quelques âmes oubliées dont nous avons deviné l'histoire derrière les épitaphes effacées sur les vieilles pierres tombales, mais hantés, surtout, par nos propres morts, que nous remontions dans l'autobus. **PATRICIA BELZIL**

Des morts drôles et touchants

L'Halloween est rarement un événement morbide, même si on passe la soirée dans un cimetière parmi une quinzaine de fantômes. L'entrée en matière de *la Fête des morts* prenait plutôt des airs d'excursion touristique. L'autobus bondé est animé par les chansons et l'accueil chaleureux d'une sympathique guide, pseudo-latina et prétendument experte en visite de cimetière ; elle nous conseille d'ailleurs de ne pas la perdre de vue, car elle connaît « les bons spots ». Sur les lieux, qui restent secrets, des personnages, loin d'être sanguinolents ou méchants, viennent à la rencontre des vivants. En fait, ces morts sont plutôt drôles, comme l'ornithologue qui raconte qu'elle est passée de l'autre bord, frappée par une branche d'arbre alors qu'elle observait les oiseaux à cheval. Ils sont même touchants, comme cette *nanny* qui vient couvrir de layettes les tombes des enfants dont elle a peut-être eu la garde. Il y en a un pour chaque lettre de l'alphabet. Les tableaux se succèdent ainsi sans raccord. Ils n'ont pas tous la même force mais exploitent bien la noirceur et l'environnement particulier (j'ai bien aimé le portrait final dans lequel les morts se rassemblent autour de la porte d'un caveau au son d'une petite boîte à musique) et présentent, somme toute, une vision plutôt encourageante de l'au-delà : si le cimetière apparaît parfois comme un purgatoire où on compte les heures, où on ne goûte plus rien, on y retrouve tout de

même son frère jumeau (excellente raison de servir des *shooters* de téquila à la ronde!), on y joue au croquet... **ÉTIENNE BOURDAGES**

Les pieds de la connaissance

Les cimetières ont quelque chose du site archéologique. Non que je sois tentée d'y entreprendre une fouille, mais le simple fait d'arpenter ces lieux à l'écart du Temps, jonchés de milliers de pierres où sont gravés les noms, les signes pétrifiés de disparus dont je ne sais rien si ce n'est la période à laquelle ils ont vécu, suscite inévitablement, chez moi, un apaisant sentiment d'hébétude: là, juste sous mes pieds, il n'y a plus ni jeunesse ni vieillesse, ni victime ni bourreau, ni amour ni haine, ni beauté ni cruauté, ni désir ni effroi, ni plaisir ni douleur, ni passé ni avenir, aucune de ces épuisantes contradictions qui sont le lot des vivants jusqu'à la toute première seconde de leur vie éternelle. À ce rendez-vous auquel nous conviait Momentum, je devais, bien sûr, me concentrer sur les différents tableaux élaborés par la troupe de comédiens. J'eus un peu de mal, d'abord à cause de ma petite taille, qui m'obligeait à de continuels déplacements, changements d'espace (hop!) chaque fois qu'un énergumène bien baraqué anéantissait mon champ de vision; ensuite à cause de mes pieds, que j'avais négligé de couvrir en fonction de la température ambiante, et qui s'engourdisaient avec une rapidité qui m'étonne encore. Je vis tout de même ce qui

m'apparut comme des froissements d'ombres, puis des visages laiteux qui brillaient légèrement dans la nuit. Deux jumeaux juchés sur une pierre tombale, croulant de rire en voyant toutes les choses qu'ils ne peuvent plus sentir. Un écervelé dévalant une colline, il doit être perdu... Mes pieds sont de plus en plus froids. Les habitués des lieux, eux, sont plutôt sympatiques, mais je ne peux m'empêcher de penser aux locataires du dessous, que je foule, foule de mes pieds engourdis. Allez, continue cette cavale au-dessus du temps mort, oublie ces pieds qui s'absentent comme s'ils ne t'appartenaient plus. Ils te soutiennent encore, se sont réchauffés depuis, mais ce soir-là, ils t'ont fait comprendre, sentir une chose encore inimaginable. **DIANE GODIN**



Photos: Guillermina Kerwin.